

Zeitschrift:	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
Herausgeber:	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
Band:	2 (1914)
Heft:	25
Artikel:	Quelques détails complémentaires
Autor:	C.H.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-249663

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

temporairement suspendue dans la plupart de nos sections ; mais nous sommes convaincues que l'admirable travail exécuté par beaucoup de nos membres fortifie l'idée qu'il faut donner aux femmes les droits de citoyen dans un avenir rapproché, puisque plus que jamais elles prouvent qu'elles en sont dignes.

« Quand la guerre sera finie, écrit un journal, nous saluerons les femmes comme nos collaboratrices et nos égales dans toutes les différentes sphères de l'Etat. »

Notre « office » à Londres s'est transformé en un bureau d'assistance pour les femmes. Impossible d'imaginer un travail plus varié que le sien ; placements pour toutes les professions ; offres de secours et d'hospitalité à des réfugiés et à des étrangers isolés de *tous* pays ; classes d'apprentissage pour femmes cherchant du travail ; crèches et pouponnières ; restaurants à bon marché, etc., etc. De nouveaux membres s'enrôlent continuellement, et cela parmi des personnes qui n'avaient jamais songé à notre cause ou qui même la désapprouvaient, mais qui voient maintenant que ce que nous demandons est juste et que notre pays a absolument besoin de nous.

... En ma qualité de femme qui a passé quelques-unes des heures les plus heureuses de sa vie dans votre merveilleux pays, en compagnie d'amis suffragistes, je voudrais envoyer ici l'expression de ma sincère affection aux femmes de Suisse. Je voudrais leur rappeler qu'il dépend des femmes de toutes les nations d'abolir la guerre, et de la remplacer par l'arbitrage et la civilisation. J'en suis intimement convaincue.

Notre cause ne connaît aucune distinction de croyance, de classe ou de race. Nous femmes, demandant la justice et la liberté, non pas pour nous, mais parce qu'une nation ne peut être libre si son gouvernement n'est pas fondé sur la justice, nous nous appuyons les unes sur l'épaule des autres pour soutenir notre grande lutte dans le monde entier. Notre cause est internationale, et c'est l'Internationalisme, dans le sens le plus élevé du mot, qui nous sauvera, et qui mettra fin à l'indicible misère qui accable maintenant l'Europe.

I.-O. FORD.

II. Lettre d'Allemagne.

Le surcroît de travail que les événements ont amené dans le domaine de la philanthropie n'est pas la seule raison du retard de mon compte-rendu habituel. Je me demandais en effet si j'étais bien qualifiée pour faire entendre ma voix au milieu de vous à l'heure qu'il est. Mais j'ai cru trouver dans le dernier numéro du *Mouvement Féministe* une invite à rompre le silence, et à vous entretenir de l'attitude prise par les femmes allemandes à ce tournant de l'histoire. Je sais qu'il ne m'est pas permis d'abuser de l'hospitalité qui m'est accordée sur terrain neutre, et je m'efforcerai d'être aussi objective que possible.

Dès le début, l'Alliance des sociétés féminines allemandes a pris l'initiative d'organiser un « Service national des femmes » destiné à remédier à ceux des maux de la guerre qui n'étaient pas du ressort de la Croix-Rouge et des « Vaterländische Frauenvereine ». Dans toutes les villes d'une certaine importance, une liaison étroite fut établie avec les autorités. Le groupe féministe socialiste s'est aussitôt associé à notre travail. Cette collaboration spontanée et intime a produit sur nous une impression d'autant plus profonde que nous regrettions depuis longtemps l'hostilité des femmes socialistes vis-à-vis de notre Alliance.

Voici les principales branches de notre nouvelle activité : apporter à chacune le secours de nos conseils dans les nombreuses difficultés soulevées par la guerre ; procurer du travail

aux victimes d'un chômage forcé ; nourrir, habiller et héberger les nécessiteux. Il va de soi que les conditions locales entraînent des variations de tout genre. Dans les commencements, l'affluence énorme de personnes bien intentionnées, mais dépourvues de toute préparation, ne fut pas sans inconvénients. Toute femme qui ne mourait pas de faim réclamait sa part dans l'œuvre entreprise pour le bien de la communauté !

Si les particuliers sacrifient sans hésiter leur temps, leurs forces et leur argent, l'Etat et les communes cherchent de leur côté à pourvoir par les mesures financières les plus généreuses aux besoins de la classe laborieuse si durement éprouvée. Le gouvernement impérial accorde par mois 9 marks pour les femmes et 6 marks pour chaque enfant des combattants. Le supplément voté par les municipalités se monte jusqu'à 100 % dans la plupart des grandes villes. Bien moins favorisées sont les personnes qui n'ont pas droit aux secours militaires, et que la guerre a privées de leur gagne-pain. L'assistance accordée aux chômeurs par beaucoup de communes les préserve tout juste de la misère noire, rien de plus. La situation économique s'est passablement améliorée depuis huit à dix semaines, mais le manque de travail se fait encore sentir sur une grande échelle.

Aux soucis pour l'existence s'ajoutent bien souvent les chagrin personnels. Et malgré tout, l'attitude reste pleine de dignité, même dans les couches les plus misérables de la population. On y rencontre souvent des exemples d'un véritable héroïsme. Jamais je n'oublierai cette simple femme du peuple venue pour demander des vêtements d'hiver et qui, éclatant tout-à-coup en pleurs, se redressait avec une fierté indescriptible en sanglotant : « Vous savez, Mademoiselle, mon fils a péri sur le *Magdebourg*. »

En vérité, notre temps réclame de l'humanité des efforts extraordinaires. Puissent les femmes — dans tout pays — ne pas rester au-dessous de l'héroïsme du monde masculin !

Hildegard SACHS.

III. Quelques détails complémentaires.

Nous sommes en mesure de compléter les indications sommaires de cette lettre par quelques précisions trouvées dans les journaux féministes allemands.

L'esprit de sacrifice, réveillé par les terribles événements de cette année, s'est manifesté sous les formes les plus diverses. Avant tout il importait de canaliser toutes les bonnes volontés, d'en éviter l'éparpillement, et de les employer au mieux en les empêchant de faire fausse route. Ainsi les travailleuses volontaires qui s'étaient offertes en si grand nombre durent peu à peu — du moins dans certains domaines — céder le pas aux femmes que la guerre avait privées de leur pain ou de leur soutien naturel. Les soldats, valides ou blessés, étant déjà l'objet de la sollicitude parfaitement organisée des « Vaterländische Frauenvereine » et de la Croix-Rouge, le « Service national des Femmes » devait d'abord prêter son assistance à ces associations, puis subvenir à d'autres besoins. La détresse provoquée par la guerre est immense. Citons quelques-uns des moyens que les femmes, sans distinction de classe, de confession ou de parti, essaient de mettre en œuvre pour l'atténuer. Elles s'occupent de faciliter la répartition des secours militaires, de procurer des aides pour les travaux de la campagne, de faire admettre des employées dans les administrations (postes, tramways, police, etc.) pour remplacer les hommes qui sont à la guerre. Elles fournissent ainsi un travail approprié aux innombrables employées de commerce

mises à pied. L'Association bavaroise pour le suffrage féminin encourage ses membres à accepter la charge de tutrices et curatrices dans les familles qui ont perdu leur protecteur, père ou mari. Elle s'enquiert aussi des ménages qui seraient disposés à accueillir des femmes dépourvues de moyens d'existence. A Brême, quelques sociétés se sont réunies pour fonder un home destiné à abriter pendant la guerre les femmes ou filles enceintes, les mères et les nourrissons que leur situation exposerait aux pires souffrances. Dans plusieurs villes, on a ouvert des bureaux de consultations juridiques et autres. Ailleurs on engage les maîtresses de maison à ne pas se livrer à des économies exagérées et à garder les aides qu'elles avaient l'habitude d'employer, afin de ne pas augmenter l'armée des sans-travail.

La grande envergure qu'a prise ce mouvement de solidarité et d'abnégation, l'esprit d'organisation qui préside à cette multiple activité, démontrent avec force de quels progrès l'on est redébile au féminisme. Grâce à la préparation sérieuse qu'il a déjà su donner aux femmes allemandes, elles se montrent à la hauteur de la tâche douloureuse, mais grandiose, qui leur est imposée. C'est là une petite — oh bien petite ! compensation aux tristesses indicibles de l'heure présente.

C. H.

NOTRE BIBLIOTHÈQUE

LADY CONSTANCE LYTTON AND JANE WARTON. *Prisons and Prisoners*. W. Heinemann, Londres, 1914. 1 vol. 3/6.

Ce livre, vivant, naturel et plein d'humour, raconte sans aucune vantardise ce qu'une suffragette anglaise a enduré pour ses convictions, heureuse de partager les peines de ses sœurs et de souffrir pour « la cause ».

Son auteur, Lady Constance Lytton, sœur de Lord Lytton, qui, l'été dernier, prenait la défense du vote des femmes à la Chambre des Lords, avait, au début, blâmé la méthode militante qui lui paraissait déraisonnable et peu politique.

Cependant, en voyant à l'œuvre Mrs. Pethick Lawrence et Annie Kenney, elle fut gagnée à leur tactique, se joignit à elles, fut arrêtée à diverses reprises et condamnée plusieurs fois à la prison.

Aussi ses expériences sont-elles nombreuses et variées. Elle nous entretient des meetings des suffragettes, de leur activité, du but qu'elles poursuivent, et plaide de toute façon la cause suffragiste. Elle est frappée de l'attitude des masses populaires vis-à-vis de cette question. Le public ouvrier se montre en général très intelligent, écoute avec avidité. Des ouvrières lui ont souvent dit : « Serait-ce vraiment possible que le Parlement pense à nous et s'occupe de nos intérêts ? »

Mais Lady Lytton nous décrit surtout, et en grands détails, la vie des suffragettes en prison, parlant des autres autant que d'elle-même, et se plaçant toujours à un point de vue généreux et élevé. Tout le régime pénitentiaire lui semble curieux et intéressant, par rapport à elle-même, mais excite son indignation quand il est question des autres.

Elle parle avec enthousiasme de ses camarades de captivité et nous les rend sympathiques. Ces femmes héroïques et désintéressées sont pleines de foi, d'espérance et de confiance, et Lady Lytton avoue n'avoir jamais rencontré autant de bonheur que pendant ses mois de captivité.

Mrs. Pethick Lawrence, ainsi qu'Annie Kenney, est une forte personnalité, dont l'autorité et la supériorité sont plus sensibles encore dans les cellules de Holloway qu'au milieu des foules. Elle transforme l'atmosphère autour d'elle et exerce un véritable ascendant sur son entourage. Chacun lui demande conseil, même les gardiennes, qui ne cachent pas leur admiration pour elle.

En l'entendant lui raconter le début de leur mouvement, Lady Constance se fait d'amer reproches : « Des femmes ont dû faire face à tout cela, et je ne leur ai pas aidé », et elle découvre alors un vrai charme à sa vie de prison.

Chacune de ces femmes lui apparaît comme un rouage différent

d'une grande machine, chacun ayant son but, sa raison d'être, et elle-même se rend utile pour la première fois de sa vie.

Mrs. Pankhurst, « toujours délicieuse à rencontrer », est une femme d'un grand sérieux, qui fait front avec une dignité impo-ante à toutes les attaques. Elle puise son énergie aux sources de l'amour et de la compréhension, et remplit à la perfection sa mission de pionnier, ne rejetant aucune responsabilité et travaillant pour le bien des femmes du monde entier.

Sa fille Christabel, à la bonne humeur inaltérable, à la brillante intelligence, est le rayon de soleil du mouvement.

La modestie de notre auteur est telle qu'elle a presque honte d'elle-même en présence de ses compagnes qui appartenaient à toutes les classes de la société, dont la plupart avaient derrière elles une vie consacrée au service de la communauté.

Mais elle est fière, plus fière qu'elle ne l'a jamais été de sa vie, d'être soumise à la même épreuve que ses sœurs, de collaborer à leur travail et d'avoir « le privilège de jouer un rôle dans ce miraculeux conte de fées ». Son seul tourment : l'angoisse de causer du souci à ceux qui l'aiment.

Souvent, pour se donner du courage, elle se répète l'exhortation d'une autre suffragette : « Femmes, on a besoin de vous, parce que vous êtes femmes ! Et, que vous assistiez à la victoire ou non, que chacune de vous considère comme impossible de se rendre, d'abandonner son poste de combat ! »

Le nom et la position sociale de Lady C. Lytton lui valurent une indulgence et des égards spéciaux qui l'indignèrent. Aussi surveille-t-elle jalousement tous les priviléges qui lui sont accordés, et les refuse-t-elle tant qu'ils ne sont pas étendus à ses compagnes.

Et cependant, née dans une résidence officielle, à Vienne, où son père était ambassadeur, elle trouve ironique le sort qui l'a destinée à Holloway, comme une criminelle de droit commun.

Lors de sa seconde arrestation, on la déclara délicate, incapable de supporter le régime de la prison, ni la grève de la faim, et elle fut relâchée au bout de quelques jours.

Finalement, excédée par ces traitements peu équitables, elle se déguise en femme du peuple et se fait arrêter sous le nom de Jane Warton, choisissant le prénom de Jeanne d'Arc pour soutenir son courage dans les moments difficiles. Sous ce pseudonyme, elle refuse tout aliment. Cette fois, le docteur déclare son état de santé excellent et en la nourrit de force.

Mais elle se ressentit de tous ces chocs ; elle eut en 1912 une attaque qui lui paralysa le côté droit. Dès lors il ne lui a plus été possible de travailler avec la Women Social and Political Union, tout en continuant à lui appartenir corps et âme.

L. D.

Dr ELISABETH BLACKWELL. *Pioneer Work for Women*.

Dans sa jolie collection *Everyman's Library*, la Maison Dent & Sons de Londres vient de rééditer, avec une intéressante préface de Mrs. M. G. Fawcett, un livre qui a paru pour la première fois en 1895 : *Pioneer Work in Opening the Medical Profession to Women*.

Miss Blackwell, l'auteur de cette attachante autobiographie, a été, en effet, une pionnière, et de quelle trempe ! C'est elle qui a ouvert aux femmes la carrière médicale ; ne se rebutant devant aucune tâche, devant aucun refus, dédaignant la calomnie, elle a su triompher d'obstacles en apparence insurmontables avec une énergie et une persévérance vraiment rares. Pour arriver à faire ses études, à combien de portes ne frappe-t-elle pas en vain, à quelles dures conditions ne lui faut-il pas, ensuite, se plier ? L'idée d'une femme étudiant régulièrement la médecine et obtenant les mêmes titres et les mêmes droits qu'un homme paraissait, en 1847, une chose à tel point inadmissible, qu'un excellent quaker, consulté par Miss Blackwell et approuvant son désir, ne sait lui suggérer rien de mieux que de se couper les cheveux, de s'habiller en homme, et alors seulement, scus ce déguisement viril, de se faire admettre comme étudiant en médecine. Son conseil n'est pas suivi.

Des extraits de correspondance, des fragments de journal mêlés au récit, nous apprennent les luttes, les déboires, et la victoire finale d'Elisabeth Blackwell, — victoire due surtout à son incroyable ténacité, et l'on passe d'un émerveillement à l'autre en lisant cette véritable odyssée d'une femme remarquable comme intelligence et comme énergie.

Tout féministe devrait connaître l'autobiographie de Miss Blackwell, afin de rendre un juste hommage à cette héroïque lutteuse,